



L'HIVER

Le dur Hiver revient avec son froid cortège.

La bise a fait jaunir le cèdre et le sapin ;
Les rameaux odorants sont tout couverts de neige ;
L'écho ne redit plus son langage incertain ;
L'oiseau ne chante plus sa chanson amoureuse,
Et le Nord furieux lance ses aquilons.
L'agneau bêle et frémit sous l'étable neigeuse,
Il regrette les prés, l'herbe des frais vallons.
On ne reconnaît plus la fertile prairie ;
La neige a tout caché sous ses blancs tourbillons.
La nature paraît avoir quitté la vie...
Mais près de l'âtre éteint, le pauvre doit souffrir !
Allons vers l'indigent, Dieu veut qu'on le protège ;
Il ne faut pas laisser notre frère mourir...

Le dur Hiver revient avec son froid cortège.

LOUVIGNY.

DEUX JOURS DE L'AN

I



Le 1er janvier 1861, dans les environs de Dinan, un enfant d'une douzaine d'années, accompagné d'un vieux domestique, marchait d'un pas joyeux et rapide sur la route qui mène du château de Plenhoëc au château du Dolman.

Il allait présenter ses hommages à sa grand-

mère, à l'occasion du Nouvel An.

Les deux châteaux n'étaient séparés que par une petite lieue.

Le domestique, déjà un peu vieux, avait peine à suivre la marche alerte de l'enfant.

Le jeune Hervé avait hâte d'arriver, et cependant, malgré son air joyeux et pressé, il y avait quelquefois un nuage léger passant sur son front pur.

Il songeait à la jolie fable si longue qu'il devait réciter, car, selon l'usage antique, les enfants doivent payer leurs étrennes d'un petit effort de mémoire.

Ils n'ont rien à eux, les chers petits, que leurs bons et francs baisers, et ils veulent prouver leur amour en donnant ce qu'ils peuvent de leur cœur et de leur esprit.

Le jeune vicomte Hervé de Plenhoëc était donc en route, faisant sonner ses petits pas sur le sol durci par la gelée.

Il était merveilleusement beau. Vigoureux et grand pour son âge, ses grands yeux noirs lumineux et francs disaient bien qu'il n'avait jamais menti. Son front sérieux disait qu'il serait un homme.

Hervé et le domestique arrivèrent bientôt à un tournant de la route d'où l'on voyait un vieux manoir surmonté.

La construction entière du château avait été restaurée, mais la tour était restée solide et immuable, bravant le temps et les révolutions. En ce moment, elle se profilait plus brune encore sur le ciel sombre.

Enfin, les deux voyageurs arrivèrent devant la grille d'entrée.

Le jeune Hervé pénétra seul dans un grand salon tendu de vieilles tapisseries un peu fanées, mais merveilleuses de couleur.

Une femme âgée, grande et d'allure fière,

était assise ou plutôt enfoncée dans un grand fauteuil au coin d'une cheminée monumentale, où brûlait la moitié d'un arbre.

— Cher petit, comme te voilà de bonne heure ! s'écria-t-elle... Tu t'es levé bientôt pour venir embrasser ta vieille grand-mère ! Mets-toi là... bien en face de moi !... Tu as grandi depuis huit jours que je ne t'ai pas vu, je crois !

— Chère bonne-maman, je ne veux pas m'asseoir avant de vous avoir présenté tous mes vœux de bonheur et de bonne santé... J'avais préparé un beau compliment en route, mais je ne me le rappelle plus très bien... Je voudrais vous embrasser et... je vous aime de tout mon cœur.

— Mais c'est tout ce que je veux, mon cher enfant ; à mon tour je vais te faire plaisir ; sur cette table, tu trouveras tes étrennes.

Et la bonne grand-mère indiquait de la main une table où se trouvaient réunies des merveilles.

Un livre à tranche dorée, divers jeux et, au-dessus de tous, un fusil, mais un véritable fusil, un chef-d'œuvre d'armurerie. L'acier brillait sur le bois poli.

La petite arme, proportionnée à la taille de l'enfant, était gracieuse et parfaite à la fois.

Hervé fut suffoqué de joie. Un fusil ! Son rêve depuis deux ans !

— Ah ! grand-mère, que vous me rendez heureux !

Et dans ses grands yeux expressifs se lisait un vrai bonheur. Un bonheur triomphant.

Il aurait voulu un ennemi en face de lui.

Le garçon a l'instinct de la défense et de l'attaque.

D'ailleurs, Hervé était d'une famille de soldats.

Tous ses ancêtres étaient tombés sur un champ de bataille. Son père était mort en Crimée, au siège de Sébastopol et, tout petit, l'enfant avait entendu parler batailles et victoires.

Quand il fut un peu remis de ses joyeuses émotions, Hervé dit adieu à sa grand-mère dont les bons yeux attendris le regardaient avec amour et admiration.

Les aïeux ont un dernier regard d'orgueil et de tendresse pour l'enfant qui continuera leur race.

Et, radieux, chargé de jouets, l'enfant reprit la route du château maternel.

Le vieux domestique l'aidait à porter tous ses cadeaux.

Hervé n'avait gardé à la main que son fusil.

Il semblait en étudier le mécanisme et faisait retentir le petit bruit sec de la gâchette.

II

Il avait fait une centaine de pas, après avoir quitté le parc, quand il rencontra sur la route un enfant à peu près de son âge, mal vêtu et mal nourri, à en juger par sa figure pâle et maigre, où brillaient deux yeux étincelants.

Il suivit quelque temps le jeune vicomte de Plenhoëc, se rapprochant de lui de plus en plus.

Hervé se retourna et dit :

— Mais qu'est-ce que tu veux, mon petit ami ?

— Je vous en prie, laissez-moi voir votre beau fusil !...

Et les yeux du petit malheureux étaient si suppliants, sa voix si douce, que Hervé s'arrêta et lui demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Tanneguy, dit l'enfant ; je suis d'ici et je vous connais bien !... Je vous ai déjà vu sur votre petit cheval... Mais je vous en supplie, laissez-moi toucher à votre fusil !

Il y avait tant de prières dans sa voix que Hervé lui mit l'arme entre les mains.

— Ce sont vos étrennes ? dit l'enfant pauvre après un moment. Moi, je n'ai plus de mère et je n'ai plus jamais de joujoux ?...

Et il avait un air si navré que Hervé s'arrêta de nouveau, regardant le fardeau que portait son vieux d' mestique.

— Veux-tu choisir un cadeau d'étrennes ? demanda-t-il à son petit compagnon de route. Tiens, prends ce que tu voudras, puisque tu n'as plus de maman qui pense à toi.

— Non, je n'ai envie de rien, dit le petit Tanneguy... de rien, si ce n'est de ce beau fusil !

Hervé fit un geste pour reprendre l'arme, mais le petit la tenait si serrée tout près de lui, qu'il n'osa pas la lui arracher.

Le jeune vicomte de Plenhoëc paraissait méditer profondément ; puis il dit :

— Alors, tu n'as plus de mère, ni d'étrennes, bien vrai ?

— Je n'ai rien, ni personne qui m'aime ! Et vous ?

— Moi, j'ai une mère et une grand-mère, et beaucoup d'étrennes !... Tiens !... garde mon fusil !

III

Tanneguy fut si heureux qu'il ne put même dire : " Merci," mais, ses yeux s'emplirent de larmes et il regarda Hervé avec une telle expression de reconnaissance que le jeune vicomte en fut tout joyeux.

Il sentait pour la première fois le bonheur de faire un heureux ! Puis, il pressa le pas, se remettant gaiement en route.

Les deux enfants ne se revirent que rarement.

Hervé s'intéressait toujours, pourtant, à son jeune protégé, qui grandit dans une ferme du domaine de Plenhoëc, tandis que le petit vicomte fut envoyé dans un lycée de Paris pour y faire ses études.

Il revenait aux vacances, et chaque année, il revoyait Tanneguy avec plaisir.

Le paysan lui disait souvent :

— J'ai toujours votre fusil ! Ah ! monsieur le vicomte, jamais je ne pourrai assez vous remercier pour le bonheur que vous m'avez fait en me le donnant. Mais vienne le jour où vous me trouverez !

Il disait cela sincèrement, d'une voix vibrante, le petit Breton, et ses yeux clairs brillaient de joie quand il voyait Hervé.

Le vicomte de Penhoëc avait conservé le goût des armes. A dix-huit ans, il entra à l'école de Saint-Cyr, dans les premiers, et il continuait à travailler ardemment, car un officier ne doit pas seulement être brave, il doit avoir la science. Hervé le comprenait.

Il commençait sa seconde année à Saint-Cyr quand la guerre fut déclarée. Il sentit bouillonner en lui une ardeur guerrière, il rêva combats. Son cœur battit d'allégresse à la nouvelle de la première victoire.

Hélas ! sa joie fut de courte durée ; bientôt, il n'y eut plus que des désastres.

Enfin, son rêve se trouva réalisé ; les élèves de Saint-Cyr furent immédiatement nommés officiers et incorporés dans l'armée.

Hervé partit en disant :

— Il faut vaincre ou mourir !

Il fit des prodiges de valeur, risquant sa vie chaque jour, donnant à tous l'exemple du courage.

Aux premiers bruits de la guerre, quand Tanneguy sut que le vicomte de Plenhoëc était parti pour se battre, il s'engagea, demandant à être sous les ordres de son maître.

Et ce paysan, ignorant de tout, fut un véritable héros.

Partout, il suivait Hervé.